La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9ME DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

VOL. 32 — THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 3 AVRIL 1897. — No 36

HISTOIRE D'UNE CORBEILLE D'OEUFS ROUGES.

—PAR CHARLES BUET—

(Bonne Littérature Française)

Peu de temps après la mort d'un célèbre androgyne qui a mis à la mode la revendication de la suprématie du sexe prétendu faible sur le sexe prétendu fort, on causait dans le salon de la princesse Louise, des droits sociaux de la femme.

Un bas-bleu qui se trouvait là, émit les diverses théories que ressassent depuis trente ans les bas-bleus, ses confrères .... je me trompe ses consœurs. Il fut parlé de la condition de la femme aux siècles antiques, de son infériorité, dans les pays d'Orient, des changements apportés par le christianisme, et je vous fais grâce de toutes les sottises qui furent débitées à ce propos.

Le mari de la femme qui écrit des romans, lequel mari ne passe aucunement pour un tyran domestique, énonça l'aphorisme suivant :

"La femme est destinée à remplir des devoirs inférieurs : l'antiquité l'avait faite esclave, la civilisation l'a faite servante: fille, elle doit obéir à son père ; sœur, à son frère ; épouse, à son mari ; mère, à ses enfants."

On se récria, particulièrement les maris, et, parmi eux ceux qui ne commandaient point a la maison. Cependant, chacun déclara qu'il était le maître chez lui, et qu'on serait mal reçu à le vouloir soumettre à une autre volonté que la sienne.

Ce chœur pourrait être ainsi interprété : "Le courage, l'énergie, la force et la toute-puissance appartiennent à l'homme. Partout il domine, partout il règne, et la faiblesse morale de l'être féminin plie devant lui, comme le flexile roseau près du chêne robuste."

La princesse Louise se mit à rire :

—Je veux dit-elle, vous conter une histoire, M'écouterez-vous sans pâlir ?

On lui promit de faire bonne contenance, dut-elle entasser paradoxes sur extravagances, et la spirituelle ambassadrice du grand-duché de Gerolstein, narra l'histoire suivante :

Il y avait une fois un père de famille qui possédait une fille belle à miracle, spirituelle et savante, affable, gracieuse, bonne, soumise douée des neuf dons que les neuf fées déposent dans le berceau des reines futures,— et pour surcroît, cette fille, une vraie perle ! était bien dotée.

Quand elle eut vingt ans, son père la voulut marier. Il jeta son dévolu sur un gentilhomme de fière mine, de haut parage, intelligent, bien en cour, jeune, le gendre enfin le plus enviable, à ceci près qu'il n'avait pas le sou.

Le père de la demoiselle n'y regarda pas de si près. Il fiança les deux jeunes gens, mais il eut un moment de regret, lorsqu'un jour il entendit le jeune homme s'exprimer en ces termes :

—Je serai bientôt le plus heureux des mortels, car on me livre un trésor, et je le gouvernerai à mon gré. Chez moi, je ferai la loi, et nul n'y osera contredire !....

—Pauvre garçon ! pensa le bonhomme.

Le mariage se fit. On y vit toute la noblesse de la contrée : les noces furent splendides, et tous les invités qui médisaient de l'un et de l'autre fiancé, s'accordaient à dire après la cérémonie, qu'il n'existait pas couple plus fortuné sous la voûte des cieux.

Tout alla fort bien durant la première année. Au bout de ce temps, le père vit un jour son gendre arriver chez lui et lui tenir ce propos :

—Seigneur, je commence a me lasser des fantaisies et des caprices de madame votre fille, qui prétend me conduire à sa guise. Comme je ne suis pas fait pour obéir, et qu'au contraire, votre fille m'a promis obéissance, et que je ne veux pas abdiquer ma souveraineté, je préfère céder une fois pour toutes et me séparer de ma femme que je vais vous renvoyer.

Vous pensez bien que le bonhomme n'entendit pas de cette oreille. Il tenait sa fille pour bien mariée ; il savait que les deux époux s'accordaient assez, que c'était une habitude à faire prendre au mari, et que dans tous les ménages, bon gré mal gré, l'influence féminine triomphe.

Il discuta, mais en vain.

—Je ne veux pas jouer un rôle ridicule, lui dit son gendre. Mes amis s'étonnent de me voir si déférent aux avis de ma femme, et chacun jure ses grands dieux qu'il est maître absolu, sans contrôle et sans conteste. A subir le joug, je ne veux pas être seul et j'ai décidé qu'une séparation était le seul remède à un état de choses vraiment extraordinaire.

—Extraordinaire ? dit le vieillard. Oh ! Il ne se passe chez vous rien qui ne se passe ailleurs. Vous n'êtes ni plus ni moins le maître que tous vos amis, et le plus impérieux parmi eux subit sans se plaindre le joug que vous supportez si impatiemment.

—Si cela m'était prouvé, je réfléchirais, car je n'ai rien à reprocher à ma femme que le trop grand ascendant qu'elle a pris sur moi, repartit le gentilhomme. Elle veut tout gouverner, jusqu'à mes chiens, et je ne puis rire ou chanter sans sa permission.

—Il en est ainsi partout, monsieur mon gendre.

—Je n'en crois rien, monsieur mon beau-père.

—Il vous est facile de vous en assurer. Je vous fais présent de quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs russes, d'un noir de jais, vifs et fringants, et deux beaux coursiers arabes, à la robe immaculée. Prenez ces quatre chevaux, ils sont à vous, aux conditions que voici : Vous irez chez douze de vos amis, et vous chercherez à savoir qui gouverne dans leur ménage, le mari ou la femme. Si c'est la femme, vous lui donnerez deux des œufs rouges que voici dans cette corbeille capitonnée de satin. Si c'est le mari, vous lui donnerez l'une des paires de chevaux, à son choix. Cette expérience faite, venez me trouver. S'il vous reste un seul œuf, je reprendrai ma fille ; si, au contraire, vous n'avez pu vous défaire d'une couple de chevaux, vous garderez votre femme et vous accepterez une situation qui a été la même pour tous les hommes, depuis le seigneur Adam, notre commun ancêtre.

Bien que le marché parût singulier au gentilhomme, il topa. Sur l'heure il se mit en route, accompagné d'un valet qui portait la corbeille aux œufs, et de quatre palefreniers conduisant chacun un cheval par la bride.

Il se rendit tout d'abord chez le vicomte Ernest, qui passait pour le despote le plus inexorable. On l'introduisit dans un salon où l'attendait la vicomtesse :

—Madame, dit-il à celle-ci j'aurais grand besoin de voir votre mari

—Pourquoi ?

—Pour une grave affaire que nous devons débattre ensemble.

—Parlez donc, car il ne fait rien sans mon consell, et comme il est aujourd'hui à la chasse, je puis traiter aujourd'hui en son nom.

—Je craindrais qu'il ne s'offensât ....

—Croyez-vous donc qu'il agisse en quoi que ce soit sans m'avoir consultée ?

—Je n'en veux pas savoir davantage, pensa le gentilhomme.

Et prenant deux œufs rouges dans sa corbeille, il les tendit à la vicomtesse stupéfaite, en lui disant :

—Madame, veuillez accepter ce petit présent.

Il alla ensuite frapper à la porte d'un avocat illustre. La femme de celui-ci, en le voyant, s'écria sans préambule :

—*Nous* plaidons ce matin dans le procès Vaurien contre Pas-Grand'-Chose, et *nous* travaillons dans le silence du cabinet. *Nous* ne pouvons recevoir aucune visite, car *nous* sommes accablés de besogne, et *nous* préparons des effets superbes pour foudroyer le tribunal.

—Il s'agit d'un procès, dit le gentilhomme.

—Eh bien ! revenez, répondit la femme de l'avocat, si vous ne préférez m'exposer votre fait : a cette heure, je ne veux pas que mon mari ....

L'autre s'empressa de lui offrir deux œufs rouges, qu'elle accepta d'un air dédaigneux.

Chez son ami le capitaine, le gentilhomme trouva les deux époux jouissant paisiblement d'un calme repos au coin du feu. Il pria son ami de l'accompagner à la chasse, et de lui prêter, au préalable, quelques écus pour payer une dette qu'il avait. Le capitaine ouvrit la bouche pour répondre, mais ce fut madame la capitaine qui répondit :

—Qui ! monsieur, de l'argent ? Mon mari ne saurait engager la fortune de ses enfants : un prêt de cent écus mène parfois à la ruine : il n'en fera point, tant que je serai là. Et pour la chasse, je vous défie bien de l'y emmener, car je veux qu'il me conduise tantôt chez ma couturière.

—Voici deux œufs rouges ! dit le gentilhomme suffisamment éditié.

Il alla de porte en porte, chez huit autres de ses amis, et reçut partout le même accueil. Madame ordonnait, monsieur s'inclinait ; madame avait ses nerfs, monsieur était de mauvaise humeur ; madame souriait, monsieur soupirait.

Le poète n'écrivait aucune ode, que madame n'en eût fait ressortir les défauts et contesté les qualités ; le marchand ne faisait crédit qu'avec la permission de son épouse ; le médecin ne guérissait un malade que sur l'ordre de sa moitié ; le peintre ne vendait sa dernière toile qu'au prix fixé par sa compagne ; le châtelain ne dessinait son parterre que selon les goûts de la châtelaine ; le ministre prenait, en politique, l'avis de Son Excellence en jupons ; le banquier n'ouvrait sa caisse que sur le conseil de sa "dame"; le baron ne dansait que sous l'œil jaloux de la baronne ; le professeur donnait la férule à ses élèves et la recevait à la maison ; le général battait la générale, mais il eût mis son uniforme à l'envers si elle l'eût exigé.

Notre gentilhomme fit donc une abondante distribution d'œufs rouges. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait dépassé le nombre de visites qu'il avait promis de faire. Il acheta deux œufs blancs que la générale brisa sur la mosaïque de son parquet, puis, deux oeufs mignons, frais pondus, pour une nouvelle et dernière expérience. Il espérait bien ne revenir au palais de son beau-père qu'avec deux chevaux.

A cet effet, il se rendit chez un célèbre homme d'état, connu pour son rigorisme, la fermeté de son caractère, et l'inflexible rigueur de ses principes, lequel avait nom le duc Jacques. Il fut introduit auprès de la duchesse et lui dit :

—Votre Seigneurie saura que je désirais parler au duc, mais on m'assure qu'il est occupé, et comme je sais bien que ce que femme veut, mari le veut, je vais vous présenter ma requête.

—N'en faites rien, repartit la noble dame. J'ai bien assez de m'occuper de mes chiffons, de mes frivolités ; je ne me mêle d'aucune affaire ; je ne donne pas de conseils, je n'ai pas de volonté et Dieu merci ! mon mari est le maître à la maison. Adressez-vous à lui.

Sur ces entrefaites, le duc entra.

—Oui, dit-il, ma femme est le parfait modèle de l'obéissance.

Le gentilhomme, transporté de joie, s'écria :

—Cher duc, faites-moi donc la grâce d'accepter un petit cadeau que je veux vous faire de deux très beaux chevaux.

—Pourquoi des chevaux ? demande le duc.

—Je vous prie : venez dans la cour, et vous choisirez entre deux paires que j'ai là.

—Mais ...

—Daignez me faire cette faveur !

—Cependant ....

—Vous me rendrez un service à nul autre pareil.

—En vérité, vous me pressez ....

—Vous aurez, sans tarder, l'explication du mystère.

Le duc, la duchesse et leur visiteur descendirent dans la cour où piaffaient les quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs de l'Ukraine, noirs comme l'Erèbe et fougueux comme les cavales indomptées du désert, et deux ardents coursiers arabes, aux formes élégantes, blancs comme la neige, à la crinière flottante.

—Choisissez, dit le gentilhomme.

—Les noirs sont d'une beauté sans égale, dit le duc.

—Mais les blancs soufflent du feu par les naseau ! s'écria la duchesse ravie.

—Les noirs iront bien à mon équipage, vert bronze, rechampi de blanc ....

Avec les blancs attelés à ma calèche anglaise, j'exciterai bien des jalousies ! ....

—Choisissez ! répéta le gentilhomme.

—Oh ! les noirs ! dit le duc.

—Les blancs ! supplia la duchesse.

—Les noirs me plaisent !

—Je raffole les blancs !

—Au fait, s'écria le duc impatienté, prenez ceux que vous voudrez, ma chère, en ceci comme en toute chose, je dois baiser pavillon.

Alors, le gentilhomme, prenant dans sa poche les deux oeufs qu'il y tenait en réserve, les offrit a la grande dame, en lui disant :

—Voici deux oeufs ! .... Je vois bien que j'ai perdu la partie.

Il révéla ensuite a ses hôtes le secret de cette comédie, et revint en toute hâte chez son beau-père qu'il remercia de cette ingénieuse leçon.

Dès lors, il subit sans se plaindre des caprices de sa femme et peu a peu faisant effort pour mettre d'accord sa volonté et la sienne, il arriva a faire régner dans sa maison la plus parfaite harmonie.

Quand la princesse Louise eût achevé ce récit, elle dit au bas-bleu :

—Est-il urgent de réclamer l'émancipation du sexe faible, madame ?

On ne répondit pas a cette question, mais le problème était résolu.

L'ORDRE ET L'EXACTITUDE.

L'inexactitude prend mille formes, toutes plus désagréables, plus désavantageuses, plus désastreuses les unes que les autres.

La mère de famille qui ne maintient pas l'ordre établi dans sa maison pour l'heure des repas et des occupations, qui ne tient pas prêts, pour les besoins réglés, le linge et les vêtements de tous, qui ne procède pas a temps aux nettoyages et aux réparations de toutes choses, cette mère de famille pèche par défaut d'exactitude. Le père et les enfants ne reviennent pas avec plaisir en cet intérieur d'où le confort est banni par le désordre ...

Les personnes exactes seules sont ordonnées et semblent posséder des ressources qui ont l'air de manquer a certaines familles riches.

L'exactitude épargne le temps, le nôtre et celui des autres. Le bon emploi du temps épargne l'argent.

Le père de famille qui rentre tard, faisant dépasser l'heure des repas a la mère et aux enfants, est bien aussi coupable d'inexactitude que la maîtresse de maison qui fait attendre les repas au-dela de l'heure fixée. Il est dépourvu encore de la qualité qui nous occupe (on peut dire de la vertu) le père qui, ayant annoncé qu'on prendrait un plaisir en commun, ne tient pas sa promesse et cause une déception profonde aux enfants, a la mère aussi : ces êtres, dont la joie devrait lui être douce, avaient compté sur sa parole et s'étaient réjouis a l'avance. Mais lui s'était avancé trop légèrement ou il n'a pas su vaincre sa nonchalance, sa négligence pour réaliser les projets qu'il aurait dû au moins concevoir seul, sans en faire part aux siens.

Le caractère changeant s'oppose tout a fait a l'exactitude, puisque rien n'est jamais vraiment décidé par les personnes qui en sont affligées. On fera ceci aujourd'hui, demain. Ah ! bien oui ! une saute d'humeur, et tout est bouleversé, remis en question ou aux calendes grecques.

Ces brusques revirements peuvent avoir des côtés déplaisants, pénibles, déplorables pour les autres, — et même pour celui qui s'y laisse aller — selon l'importances des choses en cause.

Il y a des gens qui se moquent de ceux de leur semblables qui se font remarquer par la méthode et l'exactitude. Il est certain qu'il ne faut rien outrer, pas même la vertu. Mais sans exactitude et sans méthodes, l'harmonie pourrait-elle exister ? Les manifestations sublimes de Dieu, les astres n'accomplissent-ils pas leur voyage céleste avec une exactitude qui seule préserve l'univers des bouleversements et des cataclysmes horribles ?

Il faut enseigner aux enfants a être esclaves de leurs petits devoirs. Il est facile de les habituer a ne jamais faire bon marché de leurs petites promesses, de les plier a remplir toutes leurs petites obligations. On en fera ainsi des êtres exacts, fidèles a tous leurs engagements. L'idéal serait de les façonner, en même temps, a un peu d'indulgence pour ceux qui ne sont pas absolument doués de la vertu qu'on veut leur inculquer.